

Vues d'ensemble

Number 290, May–June 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71820ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2014). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (290), 60–63.



L'ANGE GARDIEN

Un ancien policier cardiaque (Guy Nadon), réduit au boulot de gardien de nuit, fait la rencontre importune d'une jeune femme (Marilyn Castonguay) venue cambrioler dans l'immeuble qu'il surveille. Au terme d'une chute dans laquelle il l'entraîne et la blesse, elle le sauve en lui donnant sa nitroglycérine. Dès lors, elle le visite régulièrement pendant ses quarts de travail, le faisant basculer dans une vie parallèle où il se laisse amadouer par cette mère délinquante dont le conjoint en probation (Patrick Hivon) a la garde de leur fillette. Alors que tout les sépare, ils se lient d'amitié. Par de constants aller-retour dans le passé, le montage rajuste la déroutante réalité tout en tissant la trame dramatique constituée de petits moments et en créant un suspense dont on peine à s'extirper. La force tranquille et émotive de Nadon s'impose d'emblée

pour camper cet homme au cœur fragile tant au propre qu'au figuré. Avec minutie et efficacité, Jean-Sébastien Lord parvient à établir les univers des deux protagonistes principaux sur lesquels repose l'intrigue.

Participant à cette description, la direction de la photographie de Geneviève Perron met en lumière les espaces de vie et de travail avec une sensibilité naturaliste sans faille; sa caméra nerveuse et portée permet une implication haletante. La mise en scène ainsi que le jeu des acteurs d'un grand réalisme servent fort bien les confrontations constantes et les moments de combat intérieur chez l'ex-policier. Aiguillé sur de fausses pistes, le spectateur en vient même à se demander qui est véritablement l'ange gardien du titre, car le scénario, construit de manière à faire dévier le rôle en question, réserve des surprises au fur et à mesure que l'amitié se crée au chaud, alors que l'hiver sévit à l'extérieur. Ce deuxième film de Lord, axé sur deux couples mis en opposition et fort bien mené, confirme le talent de ce réalisateur qui nous offre cet opus 14 ans après sa comédie *Le Petit Ciel*. Comme on s'attache aux personnages et à l'histoire, son dénouement étonne et séduit par son audace et par son évidence.

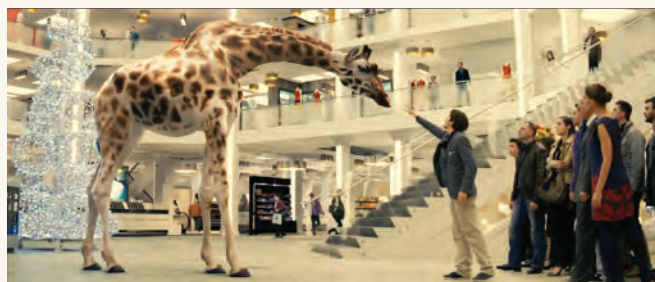
Patricia Robin

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 34 – **Réal.:** Jean-Sébastien Lord – **Scén.:** Jean-Sébastien Lord – **Images:** Geneviève Perron – **Mont.:** Jean-François Bergeron – **Mus.:** Ramachandra Borcar – **Int.:** Guy Nadon, Marilyn Castonguay, Patrick Hivon, Shanti Corbeil-Gauvreau, Véronique Le Flaguais, Frédéric Pierre – **Dist./Contact:** K-Films Amérique.

AU BONHEUR DES OGRES

Il aura fallu presque trente ans pour qu'un réalisateur téméraire s'attaque à une version cinématographique du premier tome de la tétralogie de la saga *Malaussène* de l'auteur français bien connu Daniel Pennac. Sous des allures bon enfant, ce roman policier, qui a captivé des millions de lecteurs, est adapté avec beaucoup de personnalité par le jeune cinéaste français Nicolas Bary. Pour son deuxième long métrage, il a su insuffler à l'œuvre une mouture moderne tout en conservant l'essence du roman où Benjamin Malaussène, bouc émissaire dans un grand magasin, fait face à des accusations de meurtres perpétrés sur son lieu de travail. La distribution nombreuse et colorée s'avère aussi rafraîchissante qu'une première lecture du récit éponyme, bien qu'on ait sacrifié plusieurs personnages attachants.

Inspirée de la bande dessinée, cette fiction rocambolesque réussit à rendre l'essentiel de la trame dramatique en amalgamant des scènes du passé à celles du présent avec une belle finesse photographique. Le scénario, évacuant les histoires glauques du polar noir, demeure une adaptation qui permet une mise en scène alerte dont les dialogues savoureux et les enfants charmants laissent peu de répit au spectateur. On reconnaît, sous les néons roses du grand magasin, la magnifique verrière du 19^e siècle de La Samaritaine de Paris. Les décors, aussi somptueux que négligés, comme les costumes, définissent efficacement les personnages et leur univers. La musique évoque quelques



airs de chez *Amélie Poulain*, mais comme le ton primesautier s'en approche, on ne peut en vouloir à la production pour cette parenté. Le montage vif sert fort bien la photographie tout en mouvement, captivante et dynamique. Bref, on assiste à un film où l'ennui se fait rare et où il est agréable de voir la tribu Malaussène s'animer sous nos yeux avec autant de bonheur. Les pistes sont ouvertes pour une suite et c'est avec joie que l'on pourrait retrouver Raphaël Personnaz (*Anna Karenina*) et Bérénice Bejo (*The Artist*) reprendre le collier pour d'autres aventures avec cette ribambelle de sympathiques lurons.

Patricia Robin

■ **Origine:** France – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 32 – **Réal.:** Nicolas Bary – **Scén.:** Nicolas Bary, Jérôme Fansten, Serge Frydman, d'après le roman de Daniel Pennac – **Images:** Patrick Duroux – **Mont.:** Véronique Lange – **Mus.:** Rolfe Kent – **Int.:** Raphaël Personnaz, Bérénice Bejo, Mélanie Bernier, Armande Boulanger, Adrien Ferran, Mathis Bour, Emir Kusturica, Thierry Neuvic, Guillaume de Tonquedec, Marius Yelolo, Bruno Paviot – **Dist. / Contact:** Métropole.



BETHLEHEM

Sur fond de conflit israélo-palestinien, le réalisateur israélien Yuval Adler raconte non pas une énième histoire de cette guerre sans fin, mais l'histoire d'un agent des services secrets israéliens et de son indic, un jeune Palestinien dont le frère est chef d'un groupuscule terroriste. Une histoire de sentiments malgré la guerre ou une histoire de guerre malgré les sentiments : il est difficile de trancher tant leur imbrication est grande. Cela tient surtout à la qualité du scénario coécrit avec le Palestinien Ali Wakad. Il n'y a pas, dans ce film, les bons d'un côté et les méchants de l'autre. Il y a une réalité : la guerre qui, si elle ne peut qu'engendrer la haine, peut également montrer que les sentiments peuvent aussi être

présents malgré tous les morts de chaque côté. Ce qui fait de **Bethlehem** une réussite cinématographique.

D'une certaine manière, c'est une histoire d'amour et de haine qui ne sombre jamais dans le mélodrame. La justesse du jeu des acteurs montre une guerre intérieure entre les sentiments et la raison. Plusieurs scènes en témoignent, notamment celle de l'agent secret israélien mentant à sa hiérarchie pour sauver le jeune Palestinien. Histoire d'amour aussi des deux protagonistes, amour paternel qui n'arrivera jamais à éclore tant l'histoire du jeune Palestinien est empreinte du père absent que l'agent secret peut faire réapparaître ou disparaître.

Enfin, la photographie est remarquable. Il y a une certaine douceur qui contraste avec le propos. C'est peut-être ce qui fait de **Bethlehem** un film de lumière malgré l'opacité des mots des chefs de guerre qui portent le sang de deux peuples sur leurs mains : le sang de l'autre et le sang des leurs. Ce premier long métrage de Yuval Adler est également une réussite par son propos ne cherchant à simplifier ni un conflit, ni les sentiments. S'il y avait un message, ce serait que, par-delà les peuples, le cinéma peut réunir un Israélien et un Palestinien pour dénoncer la bêtise humaine, pour employer un euphémisme.

Asher Pérez-Delouya

■ **BEIT-LEHEM** | Origine: Israël / Allemagne / Belgique – Année: 2013 – Durée: 1 h 40 – Réal.: Yuval Adler – Scén.: Yuval Adler, Ali Wakad – Images: Yaron Scharf – Mont.: Ron Omer – Mus.: Ishai Adar – Int.: Tsahi Halevi, Shadi Mar'i, Hitham Omari, Michael Shtamler, Tarik Kopty, George Iskandar – Dist. / Contact: Métropole.

LA GARDE

Le dernier film de Sylvain Archambault, **La Garde**, dont la sortie sur nos écrans se faisait attendre, fut tourné dans l'urgence à l'automne 2012. Premier constat dans la réalisation : le résultat est plutôt bon, malgré quelques balbutiements lors des séquences d'ouverture, où les plans saccadés, hésitants, laissent présager du pire. Ces effets stéréotypés, censés traduire la tension montante, sont en effet vite abandonnés et font place à l'intérêt premier du film : une course effrénée à travers les bois entre un père et son fils adolescent. Privé de droit de visite, après avoir autrefois malmené son enfant, le personnage joué par Paul Doucet commet l'irréparable en enlevant le garçon pour l'emmenner à la chasse. **La Garde** est un vrai « film de gars » *made in Québec*. La forêt, les gestes associés à la chasse, la transmission de ses valeurs y sont abordés avec un *méchant* taux de testostérone. Soit. Mais, contrairement à toutes les critiques prononcées à cet égard, le film n'en devient pas mauvais. Si **La Garde** peut énerver, c'est davantage pour la morale qui vient avec : l'histoire se veut un « porte-flambeau » simpliste de la cause des pères privés de leurs enfants par la justice ; le sous-texte manque de subtilité.

Dans les bois, un accident fera du garçon un homme : là encore, on connaît la chanson. Toutefois, Archambault prône l'efficacité, a le sens du rythme et fait de sa course une fuite vers l'avant où le moindre détail est soigné pour maintenir le



spectateur en haleine. On le doit évidemment à l'interprétation sans failles de Paul Doucet. L'acteur semble réveiller chez le jeune Antoine L'Écuyer de nouveaux talents. Remarqué avec **C'est pas moi, je le jure!** (2008), puis récemment dans **Les 4 Soldats** (2013) ou encore dans le vidéoclip **College Boy** de Xavier Dolan, L'Écuyer s'impose. Son économie de moyens et son allure grave n'ont pas fini de surprendre. Celui-ci est poussé à bout dans des scènes de survie qui valent vraiment le détour. Austère et tragique, **La Garde** est un film sincère et expéditif qui ne laisse pas indifférent.

Guilhem Caillard

■ Origine: Canada [Québec] – Année: 2014 – Durée: 1 h 31 – Réal.: Sylvain Archambault – Scén.: Ian Lauzon, Daniel Diaz, Ludovic Huot – Images: Christophe Graillet, Jérôme Sabourin – Mont.: Yann Thibaudeau, Véronique Chaput – Mus.: Michel Corriveau – Int.: Paul Doucet, Antoine L'Écuyer, Sandrine Bisson – Dist. / Contact: Séville.



MEETINGS WITH A YOUNG POET

Paul, un jeune poète québécois anglophone, écrit à son idole Samuel Beckett. Après un certain nombre de lettres, car nous sommes dans les années 1970-80, l'écrivain irlandais lui donne rendez-vous dans un café dans un village à l'est de Paris, près d'où il vit. Cet échange qui aurait pu avoir lieu – et a peut-être eu lieu – avec un autre jeune poète bien vivant est le fruit de l'imagination des scénaristes Rudy Barichello et Marcel Beaulieu qui avaient déjà collaboré sur d'autres films (dont *Dans l'œil du chat*). Paul Susser doit attendre que l'écrivain irlandais francophone se présente avec un certain nombre de jours de retard. C'est ainsi que Barichello et Beaulieu insèrent dans leur histoire des éléments constitutifs de la pensée et de l'œuvre du Prix Nobel, dont l'attente, le non-dit, la quotidienneté, l'errance, l'absurdité de l'existence et l'humour grinçant. Certains clients du café que Beckett

et son jeune collègue côtoient, lors de parties d'échecs bien arrosées, sont bien des personnages importants ou secondaires des pièces de Beckett.

Stephen McHattie, surtout vu dans des rôles plus flamboyants (comme Dick Irvin dans *Maurice Richard*), incarne avec justesse cet artiste vieillissant qui trouve un écho fraternel à ses inquiétudes dans cet écrivain prometteur pris aussi dans l'angoisse de la page blanche, dont Vincent Hoss-Desmarais rend bien la complexité. La relation entre les deux écrivains se déroulant sur une vingtaine d'années, Paul Susser atteint donc un statut de disciple favori qui le transforme en gardien du temple face à Lucia, une jeune et séduisante actrice qui veut faire ses *Beaux jours* de la *Dernière Bande*. Ces relations sont plus épisodiques et la mise en scène se fait alors plus aérée, opposant un restaurant huppé de la grande ville au caractère provincial du café où Beckett a ses habitudes. Par ses retournements habiles de situations et ses aperçus sur des aspects moins connus de la vie française de Beckett, dont son amitié avec le peintre Henri Hayden, le film constitue une belle et évanescence introduction à l'univers de ce Franco-irlandais.

Luc Chaput

■ **RENCONTRES AVEC UN JEUNE POÈTE** | Origine: Canada [Québec] – Année: 2013 – Durée: 1 h 25 – Réal.: Rudy Barichello – Scén.: Rudy Barichello, Marcel Beaulieu – Images: Michel La Veaux – Mont.: Dominique Fortin – Mus.: Gaétan Gravel, Patrice Dubuc – Int.: Vincent Hoss-Desmarais, Stephen McHattie, Maria de Medeiros, Arthur Holden, Linda E. Smith – Dist. / Contact: TVA Films.

OMAR

La Palestine avait pris un retard important par rapport aux autres cinématographies moyen-orientales : le premier film palestinien, un documentaire sur la visite d'un roi, n'a été produit qu'en 1935. Après des années de silence et de production en exil, la nation a vu éclore dans les années 80 quelques cinéastes de talent, dont Michel Khleifi. Depuis les honneurs rendus à Hany Abu-Assad (*Paradise Now*, *Ford Transit*, *Le Mariage de Rana*), le cinéma palestinien semble avoir le vent dans les voiles. Nominé aux Oscars dans la catégorie du Meilleur film en langue étrangère et gagnant du Prix du Jury dans la section Un Certain Regard à Cannes, *Omar* témoigne plutôt bien de la maîtrise de la jeune industrie cinématographique palestinienne.

Si la facture d'*Omar* demeure somme toute classique, le scénario – que l'on a comparé aux plus grands récits d'Hitchcock – a attiré les louanges des critiques à travers le monde. Bien plus qu'une histoire d'amour et de trahison, le film met en scène les limites physiques auxquelles est exposé le peuple palestinien en Cisjordanie. À chaque jour, Omar doit traverser illégalement le Mur pour se rendre au travail. À l'extérieur, le soleil lui brûle la peau, comme si le ciel était trop bas et allait s'écrouler sur lui. À l'intérieur, son corps est courbé, comme comprimé par des espaces trop restreints, sans fenêtre ni lumière. Poursuivi par la police israélienne,



Omar est appelé à se perdre dans les ruelles labyrinthiques des quartiers palestiniens. Le jeune Arabe s'engouffre dans les portes, grimpe sur les tuyaux, court sur les toits, et toutes les issues mènent au même endroit : dans la gueule de l'ennemi. Emprisonné et torturé, Omar est vite libéré, mais un émetteur installé sur sa jambe permet de retracer tous ses mouvements. Chez Hany Abu-Assad, les décors prennent une forte dimension expressive et argumentative. Si, en apparence, les Palestiniens semblent jouir d'une certaine liberté, cela n'exclut pas qu'ils vivent dans les faits, au quotidien, comme de véritables condamnés.

Julie Demers

■ Origine: Palestine – Année: 2013 – Durée: 1 h 36 – Réal.: Hany Abu-Assad – Scén.: Hany Abu-Assad – Images: Ehab Assal – Mont.: Martin Brinkler, Eyas Salman – Int.: Adam Bakri, Samer Bisharat, Iyad Hoorani, Leem Lubany, Waleed Zuaiter – Dist. / Contact: Métropole.

THE RAID 2

En 2011, le cinéma d'action avait été pris d'assaut avec la découverte et le succès, critique et public, de **The Raid: Redemption** (*Serbian maut*). Cette production modeste de l'Indonésie s'est imposée comme une nouvelle référence en matière de film d'arts martiaux. Succès oblige, le Gallois Gareth Evans a retravaillé un scénario qu'il avait écrit avant **The Raid: Redemption** afin de l'imbriquer sous une forme de suite. Beaucoup plus ambitieux que le premier volet, **The Raid 2** revisite les codes du cinéma de gangster en lui insufflant un sang nouveau. Le résultat est moins viscéral, mais tout aussi vigoureux et époustoufflant.



Mettant à nouveau en vedette Iko Uwais, cette suite reprend là où le premier film se concluait et met à nouveau de l'avant le *pencak-silat* – cet art martial ancestral indonésien – dans un

scénario aussi étoffé que touffu, au souffle épique. Plus lent dans son rythme et son exécution que le premier volet, **The Raid 2** surpasse ce dernier dans sa présentation graphique et sanglante. Rarement a-t-on vu à l'écran un tel festin de carnage sous forme d'envolées lyriques et parfois même poétiques. Un peu comme dans les meilleurs films de Kim Jee-woon (**A Bittersweet Life**) ou même de Nicolas Winding Refn, c'est la mise en scène qui prime avant tout. Evans démontre tout son savoir-faire avec cette mise en scène à la fois assurée et brillante, où il s'en donne à cœur joie en matière d'illustration (ultra)violente sous toutes ses formes. Que ce soit avec les poings, les pieds, les armes blanches ou le maniement d'armes, chaque séquence de combat ou d'action est construite comme un ballet musical où les mouvements des corps et le déchirement des chairs s'accordent harmonieusement avec la symphonie des trois compositeurs du film. Mais attention! Les âmes sensibles doivent s'abstenir: **The Raid 2** renferme son lot d'action et d'hémoglobine que même Quentin Tarantino ne pourrait égaler. La beauté du carnage, c'est ça aussi et **The Raid 2** s'inscrit en tête de liste.

Pascal Grenier

■ **THE RAID 2: RETALIATION / THE RAID 2: BERANDAL** | Origine: Indonésie / États-Unis – Année: 2014 – Durée: 2 h 30 – Réal.: Gareth Evans – Scén.: Gareth Evans – Images: Matt Flannery, Dimas Imam Subhono – Mont.: Gareth Evans – Mus.: Aria Prayogi, Joseph Trapanese, Fajar Yuskemal – Int.: Iko Uwais, Arifin Putra, Oka Antara, Julie Estelle, Yayan Ruhian, Ryūhei Matsuda – Dist. / Contact: Séville.

UNE VIE POUR DEUX

Une vie pour deux d'Alice Ronfard et Luc Bourdon déjoue la catégorisation des genres. Bien qu'il contienne 20 minutes d'une entrevue de Marie Cardinal accordée en 1978 à Bernard Pivot, ce n'est pas un documentaire. Ce n'est pas non plus une fiction, bien qu'il soit basé sur un scénario original d'Évelyne de la Chenelière, inspiré de sa pièce elle-même basée sur le livre de Marie Cardinal ainsi que d'autres documents relatifs à la vie de l'auteure. Et ce n'est pas du théâtre filmé non plus, bien que le film reprenne en partie la pièce *Une vie pour deux* (*La chair et autres fragments de l'amour*), montée au printemps 2012 par Alice Ronfard, fille de l'auteure. De l'aveu des auteurs, l'objectif de départ était de conserver une trace de la pièce, tout en lui donnant une orientation différente et une personnalité propre. Ce travail de mémoire a finalement pris l'apparence d'un projet expérimental ayant une forte présence cinématographique. Réalisé avec peu de moyens grâce à une résidence du Centre PRIM, les auteurs compensent les contraintes imposées par un tournage de deux jours seulement par une ingéniosité formelle remarquable.

Le film étonne, grâce notamment aux respirations dans le récit créées par l'insertion de dialogues sur un écran noir et par des gros plans criants de vérité. Nous sommes dans l'écran, au milieu de la scène, aux côtés des comédiens. À ces moments impossibles à capter au théâtre, s'ajoutent le mouvement des corps, les regards et les effets de mise en scène utilisant



adéquatement la profondeur de champ. Nous sommes donc à mille lieues d'une traditionnelle captation théâtrale, bien que le film fasse la part belle aux comédiens et puisse être vu comme un hommage à l'art de la scène, tout en laissant une trace inoubliable de la beauté et de la force des textes de Marie Cardinal. Incarnant à la perfection ce triangle amoureux peu banal, Violette Chauveau, Évelyne de la Chenelière et Jean-François Casabonne sont magnifiés par les caméras de John Dyer et Nicolas Fournier. La prestation de Violette Chauveau (récipiendaire du Prix d'interprétation féminine de l'année, décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre) est tout simplement fulgurante. ☺

Charles-Henri Ramond

■ Origine: Canada [Québec] – Année: 2013 – Durée: 1 h 15 – Réal.: Luc Bourdon, Alice Ronfard – Scén.: Évelyne de la Chenelière – Images: John Dyer, Nicolas Fournier – Mont.: Michel Giroux – Mus.: Simon Carpentier – Avec: Violette Chauveau, Jean-François Casabonne, Évelyne de la Chenelière – Dist. / Contact: PRIM.